Lutrinae Habilis

Une bête histoire

1

Il est assis en face de moi, me parlant d'un film que je n'ai jamais vu.

— Un classique, vraiment !

Probablement. Les passionnés sont toujours prêts à dégainer des listes interminables de « classiques » à la moindre sollicitation. Pour ma part, j'ai toujours eu du mal avec les classiques, en littérature tout d'abord, mais c'est dans le domaine cinématographique que je me sens la plus inculte. Les classiques ne me parlent pas. Et, en toute franchise, je le vis plutôt bien. Je suis parfaitement heureuse de mes goûts éclectiques, même s'ils sont généralement qualifiés d'un peu « nuls », par mes proches. Ça m'apprendra à parler à des gens qui n'aiment pas le cinéma d'horreur asiatique des années 2000. Bande de béotiens.

— Bien sûr, avec tout ce qu'on a appris ensuite, c'est devenu un réalisateur un peu... Connoté.

Ah, oui, probablement un agresseur de femmes, pour changer, mais j'ai la flemme de poser la question. Je préfère le regarder faire de grands gestes, emporté par la passion qui l'anime. J'ai toujours eu un faible pour les gens passionnés, et une légère tendance à la contagion. Si son argumentaire est suffisamment efficace, dans trois jours j'expliquerai partout en quoi ce réalisateur est un génie, à l'aide d'un PowerPoint en quinze slides s'il le faut. En revanche, je n'ai pas envie que cela m'arrive à propos un réalisateur qui a des casseroles au cul. Il faudra que je me renseigne.

Un problème plus grave se présente cependant : j'ai du mal à me concentrer sur ses paroles. Sa chemise blanche est légèrement entrouverte, à cause de la chaleur étouffante, et j'ai remarqué quelque chose. Un grain de beauté à peine visible sur sa poitrine, pas exactement sur le sternum, mais légèrement à sa gauche. J'essaie de m'en détourner, de focaliser mon attention sur ce qu'il dit, mais mes yeux sont happés par son minuscule champ gravitationnel, et je n'ai pas la force de lutter.

J'ai remarqué qu'il en avait peu, contrairement à moi qui en suis constellée. Du moins, il en a peu sur les zones qu'il dévoile en public... Le reste de son territoire dermique m'est encore inconnu. Hélas.

— On croit, à ce moment-là, que la réponse est évidente, mais le film revient alors en arrière pour…

Le film revient en arrière.

Je le connais de loin depuis quelques mois. Nous nous sommes rencontrés chez des potes, et j'ai immédiatement flashé sur lui. Ce qui est curieux, parce qu'il est plutôt hors de mes critères habituels : ses cheveux sont bien trop courts, et il n'a ni piercings ni tatouages. Trop sage, trop convenable. De plus, n'étant pas célibataire à ce moment-là, j'ai fait de mon mieux pour ne pas remarquer son visage doux, ses traits fins, ses mains élégantes et ses yeux du bleu le plus sombre que je n'ai jamais vu. Une couleur unique, à la fois suffisamment saturée pour qu'il soit impossible de la confondre avec un gris ou un brun, mais sombre comme les profondeurs marines. Des yeux qui évoquent les cénotes.

Quelques semaines plus tard, j'ai quitté mon petit-ami pour des raisons banales comme « il ne faisait aucun effort pour que je reste amoureuse de lui » ou « il ne me faisait jamais de compliments ». Ce sont des choses qui arrivent, pas vrai ? Le fait que ce nouvel arrivant trouve toujours un moyen de traîner dans mon champ de vision n'a probablement eu aucune incidence sur ce choix.

J'ai évidemment continué à le croiser en soirée, en persistant à tenter de me convaincre que l'attirance que j'éprouvais pour lui allait finir par se dissiper, que la raison allait me revenir tôt ou tard, jusqu'à ce soir récent où, pendant une soirée jeu de rôle un peu arrosée, nous avons dû nous affronter en duel suite à une dispute dans une taverne au sujet de la répartition de notre dernier butin. Tout allait bien, si l'on considère qu'un duel peut bien se passer, jusqu'à ce que je prononce la phrase « tu es en train de me mettre une trempe ! », alors que mon dé affichait fièrement « 1 ». Phrase à laquelle il

avait répondu, porté par la ferveur de l'instant, « ce n'est pas exactement ce que j'ai envie de te mettre ». Puis il avait écarquillé les yeux, conscient de ce qu'il venait de dire, et devant qui, avant de se confondre en excuses. Notre groupe de potes était bien évidemment mort de rire, du moins celles et ceux qui n'étaient pas en train de feindre le choc. J'étais moi-même à la fois gênée et en pleine crise de rire, tellement il me semblait improbable d'entendre monsieur Parfait dire une telle chose. Il était rouge, littéralement jusqu'aux oreilles, et j'ai trouvé ça… Mignon. Ho, ça va, que celle qui n'a jamais craqué sur un type après une remarque un peu beauf me jette la première pierre. De plus, il ne me parlait pas à moi, directement, mais à mon personnage. Cette incartade était due au jeu, rien qu'au jeu, qu'allez-vous donc imaginer.

Cependant... la bouffée de chaleur qui m'avait envahie n'était pas causée par le jeu, elle. Il avait, d'une certaine façon, achevé de me faire prendre conscience du désir que j'éprouvais pour lui, et qu'il était inutile de persister à nier. Pire, il avait potentiellement admis que ce désir était partagé. Maladroitement, certes, mais tout de même.

Tout cela est donc parfait, non ? Hm, pas vraiment.

Car, s'il est physiquement plus qu'agréable, le problème survient quand il parle. Non qu'il soit méchant, ce n'est pas ça... C'est juste, qu'il est...

— Personne ne semble avoir compris le sous-texte de la scène, c'est évident.

Il est tout le temps comme ça. Il renvoie une image d'homme insupportablement imbu de sa personne, et très peu à l'écoute des autres. J'ai été étonnée, hier, quand il m'a proposé de sortir manger un kebab, après une longue nuit de débat politique saupoudrée de Marie-Jeanne, et ce, pour deux raisons : la première, c'est que, malgré l'épisode du jeu de rôle, je n'avais pas l'impression qu'il m'ait réellement remarquée, en tout cas pas au point de me proposer de sortir. La seconde, c'est qu'il soit, malgré les apparences, assez prolo pour manger un kebab. Je ne vais pas me plaindre, de toute façon j'adore les kebabs. On pourrait dire que je suis végétarienne, sauf pour les kebabs.

Il se recule légèrement sur son siège, probablement épuisé par sa gestuelle ample et constante, puis me regarde en fronçant légèrement les sourcils. Ses cheveux châtains, souples et ondulés, lui tombent un peu devant les yeux. Ses yeux d'un bleu si unique, profonds comme un océan, me jaugent. Je bois la tasse.

— J'ai l'impression de t'ennuyer.

— Non non, désolée, je t'écoutais juste avec attention ! Je ne connais pas du tout ce film, alors je te fais confiance. Mais c'est tout à fait intéressant !

— Et toi, tu regardes quel genre de choses ?

Ton grain de beauté. Il me nargue, j'ai envie de l'embrasser. C'est comme le point numéro 1 sur les jeux de points à relier pour les enfants, je me demande où je pourrais trouver le deuxième, et le troisième, et quel effet cela te ferait si je les reliais entre eux avec ma langue.

— Heu... Beaucoup de séries, désolée.

— Il n'y a pas de mal. La qualité des séries s'est beaucoup améliorée ces dernières années, il y a des bijoux parmi les sorties récentes !

— Ouais, mais je... Je regarde beaucoup de séries asiatiques.

— Ah... Ce n'est pas mon domaine de prédilection.

Il a prononcé cette phrase avec ce qui ressemble à un léger mépris. Il a cependant assez de classe pour le cacher… Ou peut-être que je suis simplement parano. De toute façon, son avis m'importe peu. Je ne comprends d'ailleurs pas du tout pourquoi mes hormones me dirigent vers ce type comme un fucking radar, il n'a rien pour me plaire au-delà de son physique (mais quel physique...). À chaque minute qui passe, je crois un peu plus fermement que ma libido m'a encore jetée dans une situation merdique. C'est une de mes spécialités, je pourrais en écrire un roman.

Le plus simple serait de lui parler de certaines séries que j'ai aimées et au sujet desquelles nous pourrions nous rejoindre, j'ai même déjà plusieurs titres en tête, qui ont probablement fait partie de sa watchlist, mais quelque chose m'en empêche... Il est possible que je sois instinctivement en train de façonner une image de moi qui ne lui correspond pas, afin d'éviter qu'il ne s'attache à moi par inadvertance. Après tout, je n'ai pas envie de lui faire du mal même si nous n'avons pas grand-chose en commun, alors, puisqu'il me semble que nous n'avons aucun avenir ensemble, inutile de mêler des sentiments inopportuns à cette histoire. Et puis, de toute façon, si j'ai envie de passer du temps avec lui, ce n'est clairement pas pour discuter.

J'alimente un peu la conversation en le flattant, et il ne se doute de rien. Rengorgé comme un coq, il étale son énorme culture avec une délectation évidente. Ho oui, parle-moi encore de ces films que je n'ai aucune envie de voir, pendant que le tissu découvre et recouvre ce foutu grain de beauté en fonction de tes mouvements.

— Je vois bien que je t'ennuie. On peut parler d'autre chose si tu veux, tu as quels genres d'occupations, à part ce que j'ai pu observer pendant nos soirées en groupe ?

Je plante mon regard dans le sien et passe distraitement ma langue sur mes lèvres. Un geste purement involontaire, mais j'ai beaucoup trop faim, et pas de nourriture. Ses yeux s'agrandissent un instant, mais son expression redevient neutre après quelques rapides clignements d'yeux.

— Je joue énormément aux jeux vidéo.

— Ho, moi aussi ! Quel style ?

J'hésite entre deux vérités : les jeux cozy où il faut gérer une ferme et faire pousser ses petits légumes, ou les actions rpg un peu speed ? Quelle facette de ma personnalité ai-je envie de lui présenter ? La facette « meuf clichée, mais tout à fait satisfaite de l'être » ou la facette « meuf qui montre qu'elle joue aussi à des jeux normaux, c'est-à-dire des jeux auxquels les Vrais Hommes jouent aussi » ? Mais ma bouche parle avant que j'aie

eu le temps de trancher.

— Je n'ai pas vraiment de style, je joue un peu à tout. Mais si l'on devait choisir un de mes jeux doudous, ce serait Stanley Parable.

— Ça alors, moi aussi ! Peu de gens connaissent, dans mon entourage !

Merde. Je suis tombée dans mon propre piège. Il fallait forcément que je parle d'un jeu propice aux théories diverses et plus ou moins farfelues. Un jeu « intello ». Je sais maintenant que c'est exactement le genre de titre qui peut le faire réagir, alors pourquoi ai-je décidé d'en parler ? Ce n'est pas comme ça que je vais l'éloigner de moi, à croire qu'une partie de moi n'a pas envie d'en arriver à cette conclusion pourtant inévitable. Il est de nouveau lancé, et le pire, c'est que je participe avec une certaine délectation.

— Le jeu est une démonstration magistrale du plaisir qu'on trouve dans la soumission volontaire à l'autorité, même quand cette dernière est désincarnée, abstraite.

— Je pense qu'il montre exactement l'inverse, dans la mesure où suivre le chemin ordonné par le narrateur nous laisse avec une sensation désagréable, un arrière-goût amer. Notre premier désir est de relancer une partie pour découvrir ce que serait la vie de Stanley s'il choisissait la désobéissance.

Il me regarde, les yeux ronds.

— Oui, je suis également d'accord. Je voulais juste dire que…

Il semble chercher ses mots un court instant.

— Je veux dire que la fin la plus heureuse est celle obtenue en suivant les ordres du narrateur, sans les questionner.

— Heureuse... Tout est une question de perspectives. Et si le bonheur se trouvait ailleurs, pas dans la fin telle qu'on nous la propose, mais dans le parcours effectué à

l'encontre des ordres donnés, malgré une fin qu'on sait potentiellement tragique ?

— Mais tu conviendras que la fin la plus simple à obtenir représente un bonheur idyllique, et est une représentation visuelle du sentiment de satisfaction obtenu en récompense directe à la docilité. Je ne dis pas que c'est le message que porte le jeu, plutôt un constat sur la société.

— C'est vrai… Sauf si l'on considère que, justement, le but de cette démonstration de bonheur bêtement parfait est supposé provoquer de la répulsion chez lae joueureuse, qui trouvera insatisfaisant de se contenter de ce plaisir formaté et marketé quand un bonheur autrement plus stimulant se cache à quelques choix de là. Le plaisir qu'on trouve dans l'acte de rébellion en lui-même, dans le refus de cette autorité de plus en plus absurde.

Ses yeux ronds s'étrécissent un peu. Le bleu s'assombrit davantage, et il sourit en ne relevant qu'un seul côté de la bouche. Je déglutis d'une façon absolument peu discrète quand il se penche en avant afin de poser un coude sur la minuscule table en bois et appuie son visage contre son poing fermé. Le tissu de sa chemise bouge à nouveau, et mon regard retombe sur son grain de beauté. Un courant électrique me parcourt la colonne vertébrale alors qu'une chaleur avide se répand dans mon ventre. Il est insupportablement sexy, je suis au bout de ma vie, et, s'il ne bouge pas dans les prochaines secondes, je vais me mettre à haleter comme un chien. Le pire, c'est qu'il ne semble pas le remarquer... Alors qu'il le sait forcément. On n'arrive pas à ce point dans notre vie d'adulte sans nous faire une vague idée de notre pouvoir de séduction.

Sa bouche s'entrouvre, il va parler. C'est probablement le moment où il va être rabaissant... Ce genre de mec n'aime pas les femmes qui ont des idées à défendre, fussent-elles aussi futiles qu'une opinion sur un jeu vidéo. J'en ai trop dit, je peux dire adieu à la séance de sexe torride que j'imaginais. Idiote.

— Hmmm... Tu cachais bien ton jeu.

Je hausse les épaules. Foutue pour foutue, autant continuer.

— Je ne cachais rien du tout, nous sommes toustes des êtres multifacettes. Tu ne peux pas avoir accès à l'intégralité d'une personnalité juste en claquant des doigts.

— Je me demande à quoi j'aurais accès si je claquais des doigts.

Au temps pour son apparente innocence ! La pulsation dans mes régions intimes ne peut plus être ignorée. Je n'ai plus besoin de me poser la question : il a bel et bien conscience de l'effet qu'il peut produire, et il sait de toute évidence quand l'utiliser. La seule question qui reste est donc : joue-t-il avec moi pour le plaisir du jeu en lui-même, ou vais-je réussir à obtenir ce que je cherche ? Somme toute, l'objectif est d'aller au lit, ou du moins dans un lieu éloigné des regards. S'il a besoin de croire qu'il m'a « gagnée » par la séduction, grand bien lui fasse. Qu'il s'en rende compte ou non, le jeu marche dans les deux sens. Je minaude légèrement en affichant un sourire un peu kawaii de meuf gênée. Cette fois, il sourit réellement.

— Tu sais, je ne veux pas te mettre mal à l'aise, mais... Je te trouve très jolie.

Ah ah ah ! Nous y voilà.

— Ho, merci, c'est gentil, mais je n'ai rien de spécial...

— Allons, pas de fausse modestie avec moi. Tu n'en as pas besoin.

Il recule de nouveau, le col de sa chemise se remet en place. Je pourrais prendre le temps de lui expliquer que je ne suis pas « faussement modeste », je sais que je n'ai effectivement rien de spécial, mais je n'ai pas l'énergie de me lancer dans ce genre de conversation, parfaitement inutile dans le cadre de la courte relation qui se profile. Il n'y a de toute manière pas forcément besoin d'être un top model pour séduire quelqu'un, sinon le monde serait beaucoup moins peuplé. Non, le secret c'est l'expérience... Expérience qui me dit qu'il est temps d'attaquer.

— Pour être honnête, je te trouve pas mal non plus.

Tiens, c'est curieux. Je me sens rougir en exprimant cet aveu, alors que je ne devrais pas. Les sentiments sont pour les autres, les romantiques qui ne réalisent pas leur propre obsolescence dans une société comme la nôtre. J'ai vécu trop d'histoires minables avec des gens dont j'attendais sincèrement quelque chose, humainement, et la conclusion est sans appel : personne ne sera jamais là pour moi à long terme. Ce n'est plus un sujet, je m'interdis d'y penser. C'est juste que... Là, je pense à ce grain de beauté et j'ai envie d'en savoir plus, tout simplement. Beaucoup, beaucoup plus.

Il recule sa chaise et se lève.

— J'ai envie de te montrer quelque chose. Tu viens ?

— Tout dépend de l'endroit où tu veux m'emmener.

J'ai envie de crier « Je ne veux visiter que ta chambre ! » mais je me retiens. Il me reste un fond de dignité, en grattant bien. Il se contente de sourire mystérieusement, prenant l'air sûr de lui des gens qui n'ont pas l'habitude d'essuyer des refus.

— C'est un lieu public.

— Ah, dommage…

Il semble soudain interloqué.

— Je pensais que ça te rassurerait, tu sais... Enfin, je sais que les femmes sont plus à l'aise dans les lieux publics pour le premier rendez-vous, le temps de vérifier que le mec n'est pas trop louche ou dangereux.

Je me lève à mon tour, tout en haussant les épaules.

— Bah, il faut plus qu'un rendez-vous pour savoir qu'un type est dangereux. Parfois, ça prend des mois, ou même des années… Et puis, je te connais déjà un peu, depuis le temps qu'on fréquente le même cercle d'amis.

— Oui, pardon, je voulais dire…

Je l'interromps en lui lançant un sourire radieux.

— Ne t'inquiète pas, je sais ce que tu veux dire. C'est très prévenant de ta part, et puis sache que ma meilleure pote a accès à ma localisation en temps réel... Penses-y si tu dois te débarrasser de mon corps.

— Heu... OK.

Il cherche ses mots. Merde, c'était trop dark pour un premier rendez-vous. Je n'ai plus l'âge de jouer les naïves, ceci dit. La société patriarcale est une machine à tuer des femmes, je suis au courant, nous le sommes toutes, et il l'est également. Il y a une limite à ce que je peux proposer dans le rôle de l'ingénue. Il se passe une main dans les cheveux pendant que je l'observe avec une pointe de... C'est de l'anxiété ? Je ne rêve pas ? Pourquoi je m'inquiète de ce qu'il pense, d'ici 24 heures, notre courte histoire sera oubliée. Peut-être plus, s'il est particulièrement endurant.

— Si tu n'as pas envie, on peut faire autre chose.

— Non, allons-y, je suis curieuse !

L'ombre disparaît de son visage, et il me guide jusqu'à sa voiture. Un modèle standard, ni gros ni petit, probablement une moyenne gamme d'une moyenne marque, rien de notable. De toute façon, je ne connais rien aux voitures et c'est très bien comme ça. Son attitude me fait sentir qu'il est prêt à m'ouvrir la porte du côté passager, alors je me précipite pour attraper la poignée avant lui, et lui sourit. Il hoche la tête une fois, comme pour dire « message reçu » et fait le tour pour déverrouiller le véhicule. Une fois installée à l'intérieur, une question m'échappe.

— Je ne sais même pas ce que tu fais comme métier, je sais seulement que tu en as un... Le sujet ne s'est jamais présenté depuis qu'on se connaît, c'est tellement bizarre. Tu veux m'en parler ?

Il rit. J'avais déjà eu l'occasion de le constater auparavant, mais j'aime bien son

rire. Il est doux, discret, presque gêné de sa propre existence.

— Tu demandes ça parce que je conduis une poubelle ?

— Non non, bien sûr que non ! Elle a l'air très bien cette voiture, pour ce que j'en sais. Je me sens juste…

Curieuse, ho non. C'est le début des emmerdes.

— Juste ?

— Curieuse.

— Je suis conservateur-restaurateur. Je m'occupe de restaurer des peintures anciennes, et je suis également assez compétent avec les livres.

— Ho... C'est... Merde, c'est fascinant !

Il s'interrompt en plein milieu de son geste pour attacher sa ceinture de sécurité, perplexe.

— Tu trouves ?

— Totalement ! C'est un travail capital de préserver les œuvres anciennes pour qu'on puisse continuer à les admirer de génération en génération ! Et ça doit être tellement agréable à faire, c'est un boulot à la fois artistique et technique...

Il a un petit rire sans joie.

— Ah ah, oui... J'aime beaucoup ce que je fais. Mais quelle est la place de l'art et de la transmission quand tout doit aller vite, qu'il faut sauter d'une trend à l'autre… La société capitaliste nous refuse le temps nécessaire à nous poser pour admirer une œuvre… Le temps de vraiment... voir...

Le visage légèrement penché vers le volant, il regarde dans le vague. Le clic de la ceinture se fait entendre après un temps qui me semble infiniment long. Tiens… Et si

je l'avais méjugé ? Il se passe quelque chose, là, dans cette voiture, et je commence à douter de l'image que j'ai de lui. Une pulsion instinctive me pousse à lever la main gauche et l'approcher de son visage, mais je réalise avant de le toucher que c'est inapproprié, même s'il a l'air soudain très triste et que j'ai sincèrement envie de le consoler. On ne touche pas les gens sans autorisation, c'est le b.a.-ba. Je reste un instant immobile, la main bêtement suspendue en l'air, et envisage de la ramener à moi quand, sans même tourner la tête, il l'attrape au vol. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, je ressens une émotion malvenue que j'essaie désespérément d'étouffer. Ce n'est pas pour ça que je suis là, on se concentre. Il tourne enfin vers moi ses grands yeux bleus, et je suffoque. Son pouce caresse un instant la paume de ma main pendant qu'il me sourit avec douceur. Je dois me sortir de cette situation, et vite... Instinctivement, je retire doucement ma main de la sienne et lui tapote le dessus du crâne. Il me faut une diversion.

— Pat pat pat. Tu as l'air triste, et je ne sais pas quoi faire pour t'aider, alors heu... Voilà.

— Tu en fais déjà beaucoup. Mais on devrait partir pour profiter de la journée, et surtout y aller avant la sortie des écoles, après ça sera compliqué.

J'insiste un peu pour savoir où il m'emmène, mais il refuse de me dire quoi que ce soit. OK, tant pis. Je n'aime pas les surprises, mais je suis prête à lui donner ce privilège, exceptionnellement.

Je le regarde conduire. Ses gestes sont fluides et presque doux. Il ne se précipite pas, n'accélère pas comme une brute, anticipe les changements de vitesse avec calme. Ses longs doigts tapotent parfois le volant, en rythme avec la musique qu'il a choisie. C'est de la musique classique, du Debussy. Je suis contente que ça ne soit pas du Mozart, le mec me sort par les yeux et je le trouve chiant à mourir. De toute évidence, j'ai moi aussi mes propres côtés snobs, peut-être que nous nous sommes bien trouvés finalement. Cela dit, je ne suis pas vraiment dans le mood pour du classique…

— Je n'ai rien contre Debussy, mais tu aurais autre chose ?

Le sourire qui me répond est éclatant, même vu de profil.

— Bien sûr, madame, je vous laisse choisir ce qui vous convient dans la playlist.

— J'aimerais mieux que tu choisisses...

— Pourquoi ?

— Pour... Te connaître un peu mieux.

— Et si moi je veux te connaître un peu mieux ?

Mon visage chauffe immédiatement. Respire, reste maîtresse de la situation. C'est un charmeur, il joue probablement au même jeu que toi, tout va bien. Je parcours donc la playlist sur son smartphone, et y trouve beaucoup de références communes, mais aussi des noms qui ne me disent rien... Me voyant hésiter, il décide de prendre les choses en main.

— Essaie Aural Vampire, Darkwave Surfer.

Je sélectionne le morceau, et reste perplexe en entendant une intro improbable, jusqu'à ce que les basses secouent la voiture. C'est un mélange surprenant. Je ferme les yeux, ce qui est ma manière de faire le vide et d'assimiler ce que j'écoute, et sens mon corps s'agiter tout seul. Ce son est incroyablement entraînant, j'adore ! Je tourne la tête vers lui pour complimenter ses goûts musicaux impeccables. Il a la main droite sur la cuisse et tapote en rythme du bout des doigts. Sa tête s'agite légèrement.

— Je ne sais pas ce que j'écoute, mais c'est formidable !

— Tu m'en vois ravi !

Sa main virevolte jusqu'à ma cuisse, mais sans aller jusqu'à la toucher. S'interrompant de lui-même, il me jette un coup d'œil navré en disant :

— Ah, désolé, une pulsion.

Je prends sa main et la pose franchement. La musique me met trop en joie pour que je sois encore capable de retenue, de toute évidence. Et puis, j'ai tout à fait envie de lui donner cette autorisation, de même que beaucoup d'autres.

— Pas besoin de t'excuser.

Il ne dit rien, mais je sens une légère crispation dans ses doigts, qui se détendent heureusement après quelques secondes et me pressent gentiment la cuisse, sans trop bouger. Il envoie de bons signaux, et je pense distraitement qu'il ne partira pas en exploration sans mon accord. Pas si mal pour un mec que je croyais égocentré.

Je remets le morceau au début, pour le déguster plus longtemps. Il a la juste dose de kitsch que j'apprécie dans mon électro. Je suis sur un petit nuage de plaisir quand la voiture se gare enfin, devant... Une salle d'arcade.

— Hm, c'est ici qu'on va ?

— Oui, je vais te faire découvrir un de mes plaisirs secrets. Ma réputation sera désormais entre tes mains.

— C'est une lourde responsabilité que tu me confies. Penses-tu me connaître suffisamment pour ça ?

— Je prends le risque !

Nous sortons de la voiture, qui n'est garée qu'à quelques pas de l'entrée de la salle. Malgré le grand soleil qui règne à l'extérieur, l'intérieur de la salle semble plus sombre : le manque d'ouvertures et les néons violets donnent l'impression de plonger brutalement dans la nuit. Il s'arrête et me tend la main. Son expression semble moins assurée que plus tôt dans la journée... Et à vrai dire, il semble de moins en moins sûr de lui à chaque minute qui passe. Où est passé monsieur « ce réalisateur est un génie-han » ? Je me demande distraitement si je lui donne la même impression, ce qui me pousse à saisir sa

main avec le plus de désinvolture possible. L'un de nous deux doit donner l'impression de savoir ce qu'il veut, ce qui tombe bien, car je sais très exactement ce que je veux. Il me guide à travers la salle, presque vide en cet après-midi de semaine. Les jeunes sont en cours, et je réalise soudain qu'il devrait être au travail… Peut-être a-t-il pris un jour de congé ? Dans ce cas, à moi de faire en sorte qu'il passe une excellente journée, afin de ne pas regretter de me l'avoir dédiée. J'ai déjà des idées.

Nous passons devant des bornes d'arcades de toutes formes et tailles, mais aussi un billard et même quelques babyfoots, ce qui fait ressurgir des souvenirs du lycée. Plus qu'à croiser un groupe de gamins en train de jouer au huit américain et le tableau sera complet. À mon grand étonnement, nous ne nous arrêtons devant aucune des activités présentées, mais allons tout au fond, derrière une cloison qui sépare une petite partie de la salle, mais largement ouverte à chaque extrémité. La lumière est soudain plus vive, et mes yeux pleurent un peu le temps de s'y habituer. Mon mascara va me haïr, il faudra que je trouve un miroir quelque part.

Ce que je découvre à travers les larmes est pour le moins surprenant... Des machines à pinces. Les arnaques bien connues de fêtes foraines. Il y en a une dizaine, toutes proposant différentes récompenses probablement achetées à un bon prix sur des sites chinois de vente en gros.

— Ok... J'étais pas prête.

— Ça ne te plaît pas ?

Je saisis une fugace expression d'appréhension qui lui donne l'air d'un tout jeune garçon, peu sûr de lui. Le décor n'aide sans doute pas à effacer cette impression, c'est un hobby étonnant pour un homme adulte, mais je suis honorée qu'il ait tenu à le partager avec moi malgré le risque évident de jugement négatif.

— Non, ça va ! Je suis juste étonnée, ne t'inquiète pas. Mais j'aime bien, je n'ai pas fait ça depuis une éternité ! Tu veux qu'on joue sur la même, ou... ?

Son expression redevient celle du mec charmeur et sûr de lui. Il extirpe un petit sachet en tissu noir de sa poche, et en sort des jetons qu'il me tend d'un air amusé. Juste ciel, c'est un professionnel, il a même un petit sac dédié aux jetons !

— J'ai tout prévu, je ne laisserai pas mon date sans ressource !

— Wow, je suis maintenant "un date". Pas trop vite sur les promotions, c'est trop rapide pour quelqu'un qui n'a pas encore prouvé ses compétences.

Il a l'air d'avoir saisi l'ironie de la phrase, et je m'attends à ce qu'il entre dans mon jeu. Pourtant, il ouvre la bouche et la referme aussitôt, visiblement indécis. Pour le sortir du conflit intérieur dans lequel il semble empêtré, je prends les jetons en souriant et me dirige vers une machine proposant des peluches de personnages de jeux vidéos connus en mode chibi.

— Je prends celle-ci, et inutile de m'en déloger tant que je n'ai pas chopé Geralt de Riv !

— Ho ho, c'est comme ça que tu la joues ? Alors, dans ce cas, je prends celle d'à côté. Nul ne me privera de cette peluche de narval qui manque à ma collection personnelle d'animaux marins en peluche !

— Hm hm, intéressant. Une licorne des mers, qui plus est munie d'une très longue corne... Freud aurait sans doute beaucoup à dire concernant ce choix. Voyons maintenant qui gagnera en premier ! Enfin... Qui gagnera tout court.

Ces machines sont des attrape-couillons, c'est de notoriété publique. Mais je n'ai rien à perdre : j'ai en ma possession une grosse dizaine de jetons gratuits, et puis ce jeu semble l'amuser. Alors j'essaie. La pince, évidemment, est incapable d'attraper la peluche que je vise, ce qui me fait bien sûr geindre à de multiples reprises. Jeton après jeton, j'échoue, jusqu'à ne plus en avoir que quatre. Il est temps de faire une petite pause, d'autant que ma vessie envoie quelques signaux d'alarme. Scannant rapidement les environs, je repère la porte des toilettes et me retourne vers lui, afin de le prévenir.

Curieusement, dans un mouvement réflexe rapide et précis, il tend une main vers moi et me saisit le poignet.

— Désolé, tu en as assez, tu veux partir ?

De nouveau, il a l'air inquiet. Je sens la pression de sa main, non qu'elle soit particulièrement forte, elle est même assez douce, mais son contact me brûle la peau. J'ai envie qu'il serre plus fort... La chaleur envahit mon visage et je baisse les yeux pour ne plus me perdre dans les siens.

— Heu... J'ai juste besoin d'aller aux toilettes. Je n'en ai pas pour longtemps !

— Ah, pardon.

Il me lâche, visiblement gêné de sa réaction. Je me tiens le poignet pour le frotter légèrement, afin d'effacer la sensation brûlante de son contact, et il fronce les sourcils. Il pense sans doute qu'il m'a fait mal... Décidément, cette journée prend une tournure des plus catastrophiques. Préférant faire semblant de ne pas avoir remarqué son trouble dans l'espoir idiot de le faire disparaître, je fonce aux toilettes où je m'enferme rapidement. Un fourmillement reconnaissable entre mes cuisses me donne envie de profiter de ces quelques instants de solitude pour « relâcher la pression », mais cela me paraît un peu trop... Glauque. Je ne vais quand même pas me masturber dans les toilettes d'une salle d'arcade, allons, un peu d'amour-propre. Si jamais la journée ne débouche sur rien de concret, je pourrais toujours attendre de rentrer chez moi pour me faire du bien en repensant à la sensation provoquée par ce contact, voilà tout. Je me contente donc de vider ma vessie, me laver les mains et remettre un peu d'ordre dans mon apparence. Tout va bien, le mascara n'a pas bougé, ma courte jupe en jeans n'est pas coincée dans ma culotte et mon débardeur noir floqué du texte « All Cats Are Beautiful » n'a pas reçu de tache durant l'escapade kebabienne. Ainsi rassurée, je sors pour le rejoindre. Il joue toujours, visiblement concentré. Je l'observe un instant, de profil. Ses gestes sont précis, il doit faire ça souvent. Quand il passe une main dans ses cheveux pour les repousser en arrière, mon cœur saute un battement avant d'en produire un plus fort que la moyenne.

Pang

C'est l'éclairage, ou bien est-il encore plus beau que tout à l'heure ? Je sais que c'est le même homme, il n'a, selon toute probabilité, pas été échangé par un autre pendant ma courte absence, mais tout de même.

Se sentant probablement observé, il lâche la machine et tourne la tête vers moi. Son regard s'illumine et il me sourit.

Pang

Au nom de la Terre Mère, c'est pas possible d'être aussi canon. Une force surnaturelle est forcément à l'œuvre.

— Tout va bien ?

— Oui, je me suis égarée entre la porte et la cuvette, mais, comme tu le vois, tout est bien qui finit bien !

Je retourne à ma machine, mais remarque immédiatement que l'objet de ma convoitise (comprendre : la peluche cheap de Geralt) n'est plus là.

— Ho non ! Quelqu'un est venu en mon absence ?

— Personne, non !

— Mais la peluche...

— Regarde au-dessus.

Sur la machine, un petit sorceleur à la tête disproportionnellement grosse me regarde. Il a profité de mon absence pour me l'obtenir...

Pang

Je suis sur le point de suffoquer. Il fait exprès d'être mignon, c'est normal, c'est le

jeu. Et moi, comme une nouille, je tombe dans le panneau. C'est tout.

— Je ne voulais pas te priver du plaisir, mais tu avais l'air de réellement le vouloir, alors...

— Merci…

J'ai une boule dans la gorge. Pourquoi son geste me touche-t-il autant ? C'est totalement trivial, ça ne devrait pas provoquer une telle réponse émotionnelle... Je tente de me ressaisir.

— Dans ce cas, je vais essayer d'attraper Yennefer dans la machine d'à côté, pour le réunir avec la femme de sa vie !

Hélas, mes jetons disparaissent sans que je réussisse à m'emparer de cette nouvelle peluche. De son côté, il a récupéré son narval ainsi qu'un requin-tigre un peu raplapla. Il termine peu après moi et, constatant mon échec, me propose de l'aide. Je secoue la tête.

— Non, c'est gentil, j'ai déjà bien assez du fantastique Gégé pour me faire penser ~~*(à toi)*~~ à cette journée.

Il penche légèrement la tête sur le côté en souriant.

— J'espère que ça sera un bon souvenir.

Pang

Je ne peux pas le laisser me manipuler comme ça, c'est injuste. C'était mon rôle ! C'est moi qui ai fait en sorte qu'il m'invite à sortir, non ? … Non ? Merde, comment est-ce arrivé, d'ailleurs ? Un doute m'étreint. On était en pleine discussion avec les autres sur un sujet hautement important, le problème de l'accaparement des richesses ou le fromage à raclette, quelque chose comme ça, et puis... Je me suis approchée de lui avec un paquet de Curly tout en lui offrant mon sourire le plus charmeur, et il m'a demandé

si je faisais quelque chose le lendemain midi...

Stop. Il faut absolument que je cesse de me laisser déstabiliser. J'approche de lui et pose une main sur son torse. Juste à droite du grain de beauté. Je lève le visage vers lui et adopte une expression que j'espère espiègle.

— Tout dépend de la suite du programme.

Je suis sûre de voir ses oreilles rosir ! Ouf, il était temps de rééquilibrer le score, tout cela devenait ridicule. Il bafouille un peu.

— Je, heu, j'ai d'autres idées pour, heu, la s-suite…

Quittant la salle d'arcade en maudissant la clim qui nous a fait un court instant oublier la température réelle à l'extérieur, nous retournons à sa voiture. Ce court trajet lui a laissé suffisamment de temps pour se ressaisir, et il n'y a plus trace de rougeur sur ses oreilles ou son cou. Quel dommage, c'était tellement mignon. Sur le point de démarrer le véhicule, il demande :

— Tu veux aller au cinéma ? Je peux aussi te proposer une promenade au jardin botanique, d'autant qu'il y a aussi un excellent glacier juste à côté. Ou encore-

— Dis-moi...

— Oui ?

— Tu as chopé tes idées dans un guide « comment réussir son date » sur YouTube ?

— Heu... Non, enfin, je me disais que...

— C'est ton programme habituel avec les meufs ?

— Il n'y a pas de... Programme habituel… Il n'y a pas vraiment tant de « meufs » non plus…

Je suis perplexe. Il n'a soudain plus rien du dragueur que j'imaginais, et semble indécis, comme si j'avais fait dérailler un plan longuement réfléchi. Et si je m'étais plantée ? L'évidence, peinant encore à se frayer un chemin jusqu'à ma conscience, se signale avec des panneaux néon : il n'a peut-être pas tant l'habitude que ça. Et moi, là, je me comporte peut-être comme une conne. Peut-être.

— C'est pas grave, hein, ce n'est pas un jugement négatif, enfin si, mais je sais qu'il y a des normes, pour ça comme pour le reste. C'est juste que j'aurais aimé quelque chose de plus personnel, qui m'en apprenne plus sur toi…

Merde, pourquoi je veux en savoir plus sur lui... Non, non, surtout pas ! Je me prends trop au jeu, ça devient dangereux.

Il ne dit rien, songeur, le regard fixé par delà le volant. Quand le silence a duré assez longtemps pour que je pense avoir raté l'occasion d'une vie, il dit enfin :

— J'ai une idée. Tu veux la connaître ?

— Non, j'aime mieux avoir la surprise, tu es doué pour ça. Sauf si tu préfères me le dire !

Il m'offre un sourire un peu timide.

— C'est parti pour la surprise !

La voiture parcourt les grandes artères de la ville, en direction du vieux centre. Les bâtiments et les rues se font de plus en plus petites au fur et à mesure de notre progression, et il s'arrête enfin pour ouvrir un portail en fer forgé à l'aide d'un badge. Il y a là quelques places de parking, cachées sous un chêne-liège tordu, et marqué par les ans.

— J'espère que tu ne vas pas trouver ça bizarre...

— Tu m'intrigues !

La chaleur dans ce petit parking, pourtant en simple terre battue, est insupportable, et il me guide rapidement en direction d'une vieille porte en bois. Aucune plaque à l'extérieur, rien pour m'indiquer dans quel guêpier précis je suis en train de me fourrer. Pour la première fois, je réalise que je ne le connais pas tant que je le devrais, et que personne ne sait réellement où je me trouve, malgré ma plaisanterie à ce sujet plus tôt dans la journée. Il est déjà trop tard, la porte s'ouvre et donne sur un couloir sombre. Je tente de calmer mon angoisse naissante et (probablement) irrationnelle alors que nous dépassons de nombreuses portes avant de descendre un vieil escalier de pierre en colimaçon. Tout en bas, dans la pièce dans laquelle nous nous arrêtons, je remarque une vague lueur dont l'origine m'échappe, mais mes yeux sont encore trop habitués à la lumière extérieure pour que je puisse comprendre à quoi correspondent les ombres que je discerne à peine. Il tend alors la main dans ma direction, ignorant ou ne remarquant pas un micro-mouvement de recul de ma part, et appuie sur un interrupteur.

De vieux plafonniers en néon s'allument. La pièce, visiblement en sous-sol, est immense, peuplée d'imposantes étagères en métal recouvertes de boîtes. Je ne comprends pas ce que j'observe.

— On est... Où ?

— Au sous-sol du musée où je travaille. Désolé, je n'ai pas pu résister à l'envie de te faire entrer par la porte de service, pour faire durer le suspens. Il faut avoir le plan du quartier en tête pour comprendre dans quel bâtiment on entre, ces vieilles villes du sud sont de véritables labyrinthes ! Tu es aux archives, et plus précisément, au département "conservation". Les boites et cartons que tu vois sont des objets archivés et d'autres en attente de... sauvetage. Certains objets sont également envoyés par d'autres musées qui n'ont personne à demeure pour s'en charger. Je ne manque pas de boulot.

— Ouha…

Il me regarde avec intensité, guettant mes réactions. Pour ma part, je suis trop impressionnée pour bouger. Je suis entourée d'objets à la valeur historique inestimable,

même si je ne les vois pas ! Si je m'écoutais, j'ouvrirais chaque boîte pour pouvoir en admirer le contenu. Une partie de moi chuchote cependant que l'œuvre d'art la plus importante de toutes est devant moi, en train de m'observer.

— Je peux voir sur quoi tu travailles, en ce moment ? J'ai vraiment très envie de savoir...

Son visage se transforme, le doute laissant place à un ravissement enfantin. Il me tend la main, et je le laisse me guider au fond de la pièce. Il y a là quatre grandes tables, chacune plus ou moins recouverte d'ustensiles en tout genre. Sur l'une d'elles, je remarque une toile.

— Tada ! Je travaille sur cette nature morte anonyme du 17e siècle.

— C'est... splendide.

J'observe la peinture, ses couleurs, ses contours, son réalisme époustouflant, et j'ai un instant la sensation de me tenir aux côtés de la personne qui l'a peinte. Mon cœur se serre en pensant à cet humain du passé, qui a vécu une vie sans aucun rapport avec la mienne. À quoi pensait-il en peignant ces objets du quotidien, ces fruits, cette corbeille, cet étrange peigne qui semble fait d'ivoire ou ce crâne de... quoi au juste, de chien ? Mes doigts fourmillent de l'envie de toucher la toile, comme si toucher l'objet pouvait me donner ces réponses, me connecter à son auteur...

Toute à mes réflexions métaphysiques un peu absurdes, je sens une main se poser avec légèreté en bas de mon dos. Il ne la bouge pas, la pose simplement là comme une question suspendue dans le silence.

— J'espère que ça te plaît, comme idée... C'est on ne peut plus « moi ».

Je me retourne et approche lentement les lèvres des siennes, marquant un temps d'arrêt avant de le toucher afin de ne pas le prendre au dépourvu, de lui laisser le choix. Il comble l'espace en un instant et m'embrasse fiévreusement. Nos lèvres s'ouvrent, nos

langues se caressent, et une digue commence à céder en moi. Je pose les mains sur son torse et les laisse remonter jusqu'à ses épaules. Il m'entoure de ses bras, laissant une main en bas de mon dos et l'autre posée sur ma nuque. Soudain, je m'écarte de lui, tentant de toutes mes forces de reprendre le contrôle de ma libido.

— Non, attends, c'est... C'est pas bien.

— Ho, j'ai cru que...

— Pas toi, moi. Je t'ai... Je t'ai menti.

Je réalise qu'il était essoufflé seulement parce que je le vois peiner à reprendre sa respiration.

— Comment ça ?

— Je me suis fait passer pour quelqu'un que je ne suis pas... Je... Je m'en fous complètement, du cinéma !

Il commence à rire, et je me sens parfaitement ridicule. Dans ma tête, ça sonnait un peu plus dramatique.

— Oh, c'est tout ? Mais tout le monde joue un rôle dans ces moments-là, c'est pas grave...

— Pas toi.

— Et comment tu le sais ?

— J'ai l'impression que plus je joue la comédie, moins c'est ton cas… Je crois que c'est le reste du temps, que tu joues ton rôle, mais que plus la journée avance, plus tu es... sincère... Et je me sens mal.

Il ne répond rien, visiblement pris au dépourvu. Mon intuition semble avoir tapé juste.

— Je suis désolée, je ne peux pas continuer, je me sens... Je sais pas, indigne d'être là, avec toi. C'est trop con, je pensais que ça serait facile, que tout irait bien tant que j'arrivais à te donner envie de moi, mais on dirait que… Non...

Il approche et me serre dans ses bras, doucement.

— Si je comprends bien, tu crois m'avoir manipulé pour me mettre dans ton lit ?

— Oui.

Ma voix n'est qu'un murmure. Sa bouche descend jusqu'à mon oreille, et il chuchote.

— À moi de te manipuler pour que tu n'aies plus jamais envie d'en sortir.

Un gémissement incontrôlable m'échappe. Une simple phrase a failli me plonger dans l'extase, c'est trop de pouvoir pour un seul homme ! Ma conscience disparaît sous le flot des hormones, j'ai envie de lui à un niveau presque douloureux. Je ressens l'absence, et j'ai besoin qu'il la comble.

Probablement conscient de l'effet provoqué, il laisse glisser ses mains sous mes fesses pour me soulever un peu et m'asseoir au bord d'une des tables. Pas celle avec le tableau, note une partie de mon cerveau encore vaguement connectée à la réalité, mais sur une autre moins encombrée. J'écarte instinctivement les cuisses pour qu'il se place entre elles, remontant mécaniquement ma jupe au passage, et lui entoure les reins de mes jambes. En l'attirant contre moi, je remarque une dureté très reconnaissable à travers les épaisseurs de tissu, et il gémit tout bas. Ses yeux magnifiques se ferment un instant, et, quand il les ouvre de nouveau, ils sont chargés de désir. Mon sang est en ébullition. L'une de ses mains vient me saisir par la nuque, et l'autre me maintient le dos pour me rapprocher le plus possible du bord de la table. Le col de sa chemise baille largement, et je me penche en l'attirant contre moi pour l'embrasser sur la clavicule, quand… Une voix surgit du fond des rayonnages.

— Qui est là ?

Sa main glisse de ma nuque à mon visage, son pouce vient rapidement se placer sur ma bouche dans un geste dérisoire pour étouffer ma voix, et il répond d'une voix un peu trop aiguë.

— C'est moi, monsieur Dutrot ! J'avais oublié mon téléphone et je suis venu le chercher. J'étais avec une amie, alors...

— Ah, bien, bien, je suis rassuré. J'ai craint un instant que des personnes mal intentionnées aient pénétré les lieux.

Je suis une personne mal intentionnée, mais j'aimerais mieux être les lieux, soudainement.

La voix se rapprochant de notre position, je descends brutalement de la table et arrange mes vêtements dans la mesure du possible. Le monsieur Dutrot en question arrive alors près de nous et, devant nos tenues un peu débraillées et sous la lumière intransigeante et glaciale des néons, il ne lui faut probablement pas longtemps pour saisir la situation. Le petit homme, à qui je donne l'âge de la retraite, sourit avec indulgence.

— Ah, oui, un téléphone, je vois. J'espère que vous avez réussi à le retrouver, en vous y mettant à deux !

— Absolument, maintenant on va y aller, nous avons une réservation au restaurant, alors...

— Bonne fin de journée, les jeunes.

— Merci, vous aussi !

Nous avons prononcé cette dernière phrase en même temps et partons comme des voleurs, à marche rapide, en direction de l'escalier. Je suis prête à parier que les

vieilles marches de pierre n'ont jamais été gravies aussi vite. Nous arrivons enfin à la voiture, essoufflés à cause de notre fuite et de la chaleur qui envahit tout, et respirons longuement pour récupérer. Quand nos respirations se calment, un court silence se fait... Silence brutalement rompu par nos rires. Légers au début, ils deviennent rapidement incontrôlables. Nous sommes en larmes, pliés en deux, absolument dévastés par un rire qui semble ne jamais vouloir cesser.

Quand, après plusieurs interjections (dont certaines vulgaires, toutes de ma part) nous parvenons à calmer la crise, un silence gêné se manifeste. Heureusement pour moi, il trouve en premier comment le rompre.

— Je suis, hm, désolé pour tout ça. Il ne devait pas être présent aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi...

— Ah ah non, voyons ! C'est pas de ta faute, et puis ça nous fait une anecdote marrante pour notre prem- heu…

— Notre premier date ?

— Oui, enfin, ça peut aussi être le seul, si tu veux.

Une tristesse incongrue se manifeste alors que je prononce ces quelques mots. Je le regarde vaguement de côté, et remarque que tout son corps est tourné vers moi. Sa chemise blanche colle un peu à sa peau, sa bouche est légèrement trop rosée à cause du transfert de mon rouge à lèvres, et ses pommettes sont elles aussi trop roses, pour d'autres raisons. Probablement la chaleur.

— Pourquoi j'aurais envie de ça ?

S'il continue, je vais être victime d'une auto-combustion, il ne devrait pas avoir le droit de me faire autant d'effet simplement en… Existant.

— Désolé, je ne sais pas quoi te proposer d'autre et ça va sonner cliché, mais tu veux venir chez moi ? Bien sûr, si tu as une autre idée, je suis ouvert aux suggestions.

Je profite de la question pour récupérer un semblant de maîtrise de la situation. Me tournant au maximum vers lui, je replie la jambe gauche sous moi, remontant au passage ma jupe à une hauteur que la morale réprouverait probablement si on lui demandait son avis, et me penche légèrement en avant pour laisser largement entrevoir mon décolleté.

— C'est le seul endroit où j'ai envie d'aller… À part, peut-être, dans une chambre d'hôtel.

Je remarque le tressaillement involontaire au niveau de son entrejambe et ses cuisses qui se serrent vainement. Il se tourne immédiatement vers le volant, attache sa ceinture et répond dans un souffle : « Ok ». Sobre, synthétique, efficace. J'aime bien.

Je réalise subitement que je ne sais pas du tout où il vit, et j'espère qu'on y arrivera rapidement. Je n'ai aucune envie d'attendre encore longtemps avant de passer par la case lit, je crois déjà avoir été assez patiente ! La scène qui vient de se jouer est en replay automatique dans ma tête. Lui collé à moi, l'odeur de son parfum… Des notes d'agrumes, et en arrière-plan, des fleurs blanches… Je me souviens de la dureté ressentie malgré les barrières de tissu… Sa main sur ma nuque… Je sens mon vagin se contracter à chaque fois que ce moment précis me revient en tête. Nom de dieu, il faut vraiment que nous arrivions vite.

Aucun de nous ne parle. Nous sommes probablement dans le même état, en tout cas je l'espère sincèrement pour l'intégrité de mon amour-propre. Je passe les mains dans mes cheveux, les ébouriffant un peu au passage pour leur redonner du volume, puis commence à jouer avec les anneaux de mon collier pour me calmer. Il faut que la pression retombe, au moins le temps de pouvoir passer à la suite…

La voiture chemine dans les ruelles étroites du nord de la ville, et l'altitude augmente vite. Nous sommes dans les quartiers tranquilles et un peu plus chics de la ville, et je me demande si j'ai sous-estimé son patrimoine, à force de ne côtoyer que des camarades prolos… Afin de ne pas poser la question trop frontalement pour ne pas être

impolie, je demande simplement :

— C'est encore loin ? J'ai hâte d'arriver…

— Moi aussi, sérieusement. Mais non, on arrive, c'est au bout de l'épingle à cheveux !

Il s'engage sur un chemin encore plus petit que la ruelle, si une telle chose est possible, et bordé d'oliviers. Enfin, nous parvenons à une maison en pierre, visiblement ancienne, mais bien entretenue. La façade est recouverte de vigne vierge, ce qui lui donne un côté romantique. Elle n'est pas immense, mais en considérant le terrain qui l'entoure, sa valeur sur le marché de l'immobilier doit approcher d'un un, suivi de six zéros. Je m'attendais à un appart, peut-être dans un quartier un peu classe, mais pas vraiment à ça. Un « wahou » m'échappe alors que je sors de la voiture, laissant là le pauvre Geralt, et fais quelques pas pour admirer l'oliveraie.

— Ah, c'est gentil, mais elle n'est pas si luxueuse…

— Dans le contexte actuel et considérant ton âge et ton métier, j'avoue que je suis assez étonnée de voir cette jolie maison sur un si grand terrain !

Il me rattrape, m'enserre la taille de ses bras et m'embrasse dans le cou en disant :

— Tu es sexy, même en agent immobilier.

Mes considérations matérielles s'évaporent instantanément dans un « plop » presque audible, mais il poursuit :

— C'est la maison familiale, elle ne m'appartient pas. Je ne suis pas un riche rentier en infiltration chez les terribles gauchistes antifa. Mais j'y ai un studio relativement isolé, et les murs sont épais.

Le sous-entendu est presque un entendu, tout court. Je me retourne pour

l'embrasser. Sa langue envahit de nouveau ma bouche, et la quasi-déréalisation causée par l'excitation remonte en moi. Mais je ne le laisse pas continuer et le repousse doucement, car quelque chose vient de faire tilt.

— Attends, la maison familiale ? Il y a tes parents à l'intérieur, iels peuvent nous voir ? Ou des frères et sœurs ?

— Ah ah non, pas de problème, je suis fils unique, et seul la plupart du temps. La retraite leur réussit, leur passion pour les voyages est sans fin… Ils ont les moyens, eux. Ne t'inquiète pas pour ça, on sera tranquilles. Allez, viens, il fait plus frais à l'intérieur. Tu veux boire quelque chose ?

— Avec plaisir, milord !

J'esquisse une révérence, et il rit. Son rire est doux et chaud, je pourrais me ridiculiser encore mille fois pour continuer à l'entendre.

L'entrée de la maison, une fois passée la porte en bois patinée par les ans, m'évoque celle d'un petit château : le bâtiment est visiblement construit en pierre de taille, et elles sont apparentes même à l'intérieur. La pièce en elle-même est sobre : un sol en tomettes, un escalier de bois très élégant en large colimaçon juste en face et, à droite et à gauche, de lourdes portes en bois. Elles sont fermées, ce qui me semble un peu incongru… Je suis du genre à laisser toutes les portes intérieures ouvertes, sauf en cas de nécessité. J'aime laisser l'air circuler. Bon, pour être honnête, c'est surtout que les portes fermées me provoquent de l'anxiété. Il ouvre la porte de droite.

— Boisson fraîche ou chaude ?

— Dans la mesure où j'ai l'impression que je pourrais faire exploser un thermomètre à mercure, disons fraîche.

— Soda, jus de fruits… ?

Je réfléchis alors qu'il avance dans la pièce, qui s'avère être une immense cuisine à

la décoration provençale, mais néanmoins élégante, et sors une petite boite de mon sac à main.

— Ça dépend. Champignons ?

Il me regarde en plissant un instant les yeux, dans une expression que je ne parviens pas à identifier.

— Pourquoi pas.

— Il n'y a ni obligation ni jugement, hein, c'est seulement si tu es chaud.

Il sourit en ne remontant qu'un seul côté de la bouche, et c'est moi qui me sens soudain encore plus chaude, si une telle chose est possible. Ce sourire est pénalement répréhensible, et s'il ne l'est pas, il devrait.

— Je sais. Mais ça me tente.

— D'accord, alors as-tu du Coca, et éventuellement du citron ?

Il m'indique une chaise devant la lourde table en bois clair, et se dirige vers un gros réfrigérateur américain. Je juge par automatisme, considérant que c'est un bien gros réfrigérateur pour si peu de personnes, avant de chasser cette réflexion sans intérêt. Je n'ai pas du tout envie de penser à un réfrigérateur, tout bien considéré. Pourquoi penser à de l'électroménager alors que le mec le plus sexy que j'ai jamais rencontré s'apprête à s'envoyer en l'air avec moi, de toutes les manières possibles ?

Il apporte deux canettes de soda et un citron, prend un couteau dans un tiroir puis s'assied en face de moi avant de couper le citron en deux. La largeur de la table rend la situation presque intimidante, je ne me sens pas vraiment dans mon élément. La pièce est trop vaste, j'ai l'impression d'avoir rétréci. Je suis une souris, j'aime les petits espaces confortables.

Je sors quelques champignons séchés de la petite boite métallique tout en lui

demandant combien il en veut, et prends ma part. Une petite dose, juste pour voir le monde encore plus beau, même si une telle chose est probablement risquée dans la situation actuelle. Je mâchonne rapidement les miens, avant de presser le citron dans mon soda et de boire rapidement une gorgée de ce mélange pour cacher le goût terreux des psylos tout autant que pour activer plus rapidement leur pouvoir, et réalise soudain qu'il s'est relevé pour prendre une assiette à dessert et un couteau. Le voyant découper minutieusement les petites tranches de champignon, je ne peux pas m'empêcher de rire. Il me regarde en affichant une expression exagérément boudeuse.

— Tu te moques de moi ?

— Non, pardon ! Je me dis juste que ta bonne éducation is showing.

Il sourit.

— En fait c'est surtout que je trouve ça dégueulasse. C'est plus facile de les faire passer en petits morceaux.

— Hm. Un point pour toi. Mais j'ai trop la flemme pour les découper.

— Je sais, j'ai déjà remarqué pendant nos soirées.

Je reprends du soda, et me rince consciencieusement la bouche de l'immonde goût. Les bienfaits de la Nature ont un coût, et ce coût est un gros risque de nausée si l'on n'y prend pas garde. Je n'ai pas envie de ruiner cette journée étrange et globalement agréable, malgré les quelques couacs notables. Il imite mes gestes, mais presse le citron directement dans sa bouche. Irk. Comment fait-il ? C'est trop acide pour moi.

— On dirait que tu m'as beaucoup observée !

— On peut dire ça.

Nos regards se croisent. Il a maintenant les coudes sur la table, les mains jointes par ses doigts entrelacés, et son menton repose sur ses doigts. Il y a dans son regard bleu

une intensité qui me perturbe. Comme à mon habitude, j'essaie de dissiper ce sentiment en trouvant une connerie à dire.

— Woh, j'ai un stalker !

Il rit. Encore. Et j'aime toujours autant ça.

— Non, désolé ! Il se trouve que je suis seulement… Très intéressé, depuis longtemps.

— Ho, heu… Je n'avais pas remarqué.

— Ça aussi, je le sais. Ton attention était ailleurs.

Il dit cela simplement, sans aucune trace de reproche dans sa voix, mais c'est une constatation parfaitement valable. Mon attention était très mal dirigée jusqu'à récemment. Quand je vois ce que j'ai raté… Quel temps perdu.

— Désolé, j'aurais peut-être dû m'abstenir de parler de ça.

— Aucun problème. Mais j'aime mieux penser à ce que j'ai sous les yeux, maintenant.

Je le fixe avec ce que j'espère être la même intensité que la sienne, et pose finalement la question qui me brûle les lèvres.

— Dis… Je peux prendre une douche ?

— Ah ah, bien sûr ! Suis-moi.

Il me guide au fond de la cuisine, en direction d'une nouvelle porte en bois, et sort son trousseau de clés. Encore une étrangeté… Je ne suis pas habituée à trouver une serrure sur une porte intérieure.

— Bienvenue chez moi. C'est assez sommaire, mais il y a tout le confort moderne, tel que la fibre, la clim, même si j'évite autant que possible de l'utiliser, et… Ah, oui,

une salle de bain !

Je suis soufflée. Son chez-lui sommaire est en effet une sorte de studio, mais dont la pièce principale doit faire la surface totale de mon appartement, quelque chose dans les soixante-dix mètres carrés. L'un des murs, sur la gauche, a été percé de multiples panneaux de verre, dont je suppose que certains coulissent, et, contre celui de droite, on peut voir son bureau et des étagères couvertes de livres et de différentes boites. Sur les plus hautes, je remarque de multiples peluches d'animaux marins... Il n'a pas menti quand nous étions à la salle d'arcade. La lumière, vaguement filtrée par les oliviers qui arrivent presque au ras des panneaux, inonde la pièce.

— Pas mal.

J'essaie d'avoir l'air détaché, même si j'ai la sensation d'avoir gagné un séjour dans un hôtel « atypique », le genre à « proposer une expérience inédite ». Heureusement, ici, personne ne viendra m'emmerder pour participer à une activité de groupe à la con. Il n'y a… Que lui. Et je suis partante pour tout un tas d'activités en duo. Il pose sa sacoche et son trousseau de clés sur une petite table au centre de la pièce, et se dirige vers son lit, tout au fond.

— La salle de bain est par là.

Je remarque des ouvertures de part et d'autre de la tête du lit, mais, cette fois, aucune porte. Il me désigne celle de gauche.

— C'est cette porte, l'autre conduit au dressing.

— … Il n'y a pas de porte.

— Certes, c'est une façon de parler. Mais ne t'inquiète pas, je suis un homme civilisé. Prends une serviette dans le meuble, fais comme chez toi, et crie si tu as besoin de quelque chose !

Me dirigeant prestement vers l'ouverture menant à la salle de bain, je le croise et

m'arrête face à lui.

— Je fais vite.

Il se penche, et approche la bouche de mon oreille.

— J'espère.

Pang

Mes paupières se serrent, comme si je pouvais ignorer le frisson qui vient de me parcourir en fermant très fort les yeux. Quand je les rouvre, il s'est éloigné en direction de son bureau. Une longue expiration m'échappe, signe que je la retenais sans même y faire attention. *Du calme.*

— Je vais traîner un peu en ligne, en attendant.

Je sais qu'il essaie de me mettre à l'aise en me laissant de l'espace, et c'est une attention que j'apprécie. Malgré mon envie dévorante de connaître la suite du programme, je sais que je ne me sentirais pas bien si nous devions passer au lit après avoir autant passé tant de temps dans la fournaise qu'on appelle communément « le monde extérieur », et je déteste transpirer. Il me faut absolument une douche, a minima pour mon bien-être mental. J'entre donc dans la salle de bain, qui est enfin une pièce relativement standard. Un lavabo, une petite douche à l'italienne, un meuble pour le linge de maison et autres objets du quotidien, et une petite porte derrière laquelle je trouve des toilettes. Je me sens immédiatement plus sereine, cette pièce est déjà plus proche de mes standards (même si je suis davantage habituée aux bacs de douche en plastique moche). Toute la pièce est tout de même carrelée en marbre beige, on ne transige pas avec le standing. Ses parents ont décidément beaucoup trop d'argent. Une pensée me vient, et je lui parle depuis la salle de bain.

— Tu as l'air d'être installé au calme, ici. Mais, heu, il y a quoi au-dessus ?

— Je vais faire comme si je ne comprenais pas le sous-entendu et la demande

implicite concernant l'isolation phonique. Ne t'inquiète pas, mes parents dorment dans une pièce diamétralement opposée à celle-ci, il n'y a qu'une chambre d'amis, un grand placard et la buanderie là-haut. Même s'ils étaient là, ça ne poserait aucun problème.

Je me mords la lèvre en souriant. Il n'est pas dupe, j'ai été plus que grillée.

— D'accord ! Mais je ne m'inquiète pas plus que ça, de toute façon je suis une meuf discrète.

Il y a un silence, et une réponse à la limite de l'audible :

— On va voir ça.

Ho oui. J'ai vraiment hâte de passer à la vérification, dans un but purement scientifique. Mais, pour l'instant, je fonce sous la douche : j'ai déjà attendu trop longtemps. Je me lave rapidement après avoir fait une sorte de nœud avec mes cheveux, à défaut de mieux, et en profite pour me rincer la bouche après avoir mâchonné du dentifrice. Le goût frais de menthe est bienvenu après tout ce sucre et le goût terreux des champis. Je me sens bien mieux, même si remettre mes vêtements me dérange un peu. Mais je n'ai pas vraiment le choix… À moins que.

— Désolée, j'abuse un peu, mais je peux t'emprunter un t-shirt, ou quelque chose ?

Je l'entends se lever, et avancer globalement dans ma direction. Enroulée dans une simple serviette, je sens une agréable appréhension monter, mais les bruits qui me parviennent indiquent qu'il est simplement parti fouiller dans son dressing. Ses pas se rapprochent enfin, et un bras surgit par l'ouverture.

— Tiens, il y a un t-shirt et un short, si tu veux être plus à l'aise.

— Merci, tu es un ange !

— Un ange qui va prendre la place dès que tu seras sortie !

— Hé, tu pourrais nier. Faire preuve d'un peu de modestie, quelque chose...

— Pourquoi être modeste quand on peut être honnête.

J'entends dans sa voix qu'il sourit, mais il ne s'éloigne pas après m'avoir prêté cette tenue de rechange. Pas très angélique. J'enlève rapidement la serviette et me jette dans ses vêtements sans même envisager de remettre mes sous-vêtements. À quoi bon ? Bien sûr, ils sont un peu grands, mais rien d'insurmontable. Le short en jersey gris a un cordon de réglage, je m'en accommode très bien, et, avec le long t-shirt assorti j'ai l'impression d'être passée en mode pyjama. Je regrette un instant de perdre mon style impeccablement punk, mais à tout prendre, je préfère passer en mode comfy après avoir survécu à cette journée. De toute façon, l'important n'est pas l'emballage, mais le contenu.

En sortant de la pièce, je le trouve sagement adossé et les bras croisés dans l'encadrement de la non-porte, et il se redresse à ma vue.

— Votre seigneurie peut prendre la place !

— Tu es bien polie, pour une représentante du bas peuple.

— Hé !

Je n'ai pas le temps de dire autre chose avant qu'il pose son index sur le bout de mon nez. Le geste me coupe dans mon élan alors que je m'apprêtais à répliquer. Visiblement satisfait de ma réaction, il déplace la main pour la glisser contre ma nuque, et remonte doucement dans mes cheveux. Quand il ferme légèrement le poing, je réalise qu'il me tient par les cheveux et me bascule la tête en arrière dans un geste infiniment doux. Ses lèvres se posent dans mon cou, et je ne peux réprimer un gémissement. Il y répond instinctivement par un son sourd, presque un grondement, et m'attire à lui de sa main libre. Je suffoque.

— Ho merde… Ne traîne pas trop, je ne vais pas pouvoir tenir comme ça longtemps.

La bouche contre ma peau, il chuchote :

— Promis, je me dépêche.

Il s'éloigne d'un pas et me regarde en souriant. Je suppose que mes pommettes sont rouge cerise tellement je suis excitée et pantelante, mais il ne s'arrête pas pour me soulager de mes souffrances et entre dans la salle de bain. Quel monstre. Livrée à moi-même, je fais quelques pas dans la pièce pour m'aérer l'esprit tout en jetant un œil sur la bibliothèque. Quelques livres de sociologie orientés politiquement à gauche en remplissent une bonne partie, avec des titres évocateurs comme « alternatives au capitalisme » ou « ce qu'on n'a jamais essayé : une société égalitaire », mais je trouve aussi de la SF et de la Fantasy. Décidément, c'est un homme qui semble tout à fait recommandable, malgré l'impression de toute évidence erronée que je me suis faite de lui pendant nos soirées en groupe. Comment ai-je pu me planter à ce point ? Est-ce que je l'ai jugé à sa couverture, ou est-ce que j'avais envie de le juger à sa couverture, en prenant bien garde à ne pas regarder plus loin ?

La lumière qui joue dans les feuilles d'arbres m'attire finalement, et je me dirige vers les fenêtres. Tout ce qu'elle touche semble doré, presque brillant. Je lève ma main droite et regarde cet or intangible me glisser entre les doigts. Ah, oui, j'avais presque oublié les champignons. Ça commence. Tout autour de moi semble recouvert de paillettes de lumière, même les murs simplement peints en gris très clair. La beauté enveloppe tout, et je m'absorbe dans la contemplation du tronc de l'arbre le plus proche de moi. Il est tortueux, sinueux comme un gros serpent de bois. Au moment où je le regarde, je sais qu'il va chercher des nutriments au plus profond de la terre afin de créer les fameuses baies, nourrissantes et délicieuses. Je ferme les yeux et remercie l'arbre en silence.

Alors que je m'apprête à poser les mains sur les vitres dans une semi-transe mystique, il sort de la salle de bain, vêtu uniquement d'un short noir et, si on peut considérer cela comme un vêtement, une serviette sur la tête. Il me considère un instant et demande :

— Tu n'as pas froid, pieds nus ?

Ah, le sol est en tommettes là aussi. Je n'avais pas remarqué.

— Non non, je… Non.

— Tu as l'air un peu partie.

— Oui, c'est normal, ça monte vite chez moi !

Sa bouche se contracte légèrement, et je me demande ce que cette phrase l'a fait imaginer. J'espère qu'il a envie de vérifier cette assertion dans un autre contexte…

Il se dirige soudain vers moi à grandes enjambées, jetant la serviette au sol. J'ouvre la bouche pour faire une remarque tout en pointant le linge du doigt, mais il ne me laisse pas le temps de l'exprimer.

— Je m'en fous, je fais ma propre lessive, il sera toujours temps de la récupérer plus tard.

Je m'attends à une démonstration de désir, mais il se contente de me serrer dans ses bras.

— Tu es tellement craquante. De nous deux, c'est toi, l'ange.

Ce n'est pas ce que j'avais prévu, et j'ai envie de faire descendre la charge émotionnelle avec une blague. Parfois, je me demande pourquoi j'ai tant besoin de mettre de la distance à chaque occasion possible... Je suis pénible, j'en ai conscience, mais je ne peux pas lutter contre ce réflexe de désamorçage.

— Wow, du calme, je vais finir par croire que tu es amoureux de moi !

Il me saisit le menton d'une main pour me faire lever le visage et, conséquemment, les yeux vers les siens, avant de répondre :

— Et si c'était le cas ?

— On ne se connaît pas assez.

— Je te rappelle que je t'ai beaucoup observée. Assez pour savoir que… Assez pour…

Je fustige ma stupidité : comment ai-je pu ne pas le voir plus tôt ? Et dire que je pensais réellement que toute cette journée était l'aboutissement de mon plan... J'ai été ridicule. Je décide de le sauver de l'embarras en l'embrassant. De courts baisers au début, puis plus longs et profonds. Il embrasse vraiment bien, et sait s'arrêter quand il faut. Je note que sa langue a un goût de menthe, il a probablement fait comme moi.

Il me pousse doucement, pas à pas, contre la vitre, et je me laisse faire avec plaisir. Ses baisers m'étourdissent, les sensations affluent, et ses mains remontent doucement sous le t-shirt. Il me caresse le dos tout en me serrant contre lui, et je fais la même chose.

C'est trop, j'ai envie de plus. M'arrachant à contrecœur à ses baisers, je lui demande dans un souffle :

— Tu veux continuer sur le lit ?

— Seulement si tu en as envie.

À l'agonie, j'attrape son poignet gauche et l'incite à poser sa main sur mon sein le plus proche. Il sourit et, constatant l'absence de soutien-gorge, en caresse le téton avec son pouce. Je renverse la tête en arrière dans un long gémissement, le plaisir pulsant dans toutes les fibres de mon corps. Il écarquille les yeux et sa bouche s'entrouvre. Il ignore à ce point l'effet qu'il me fait, ou ma réaction lui semble disproportionnée ? Je lui souris en pensant qu'il n'est pas au bout de ses surprises, dans ce cas.

— Tu es sensible…

— Tu n'imagines même pas à quel point.

Le repoussant un peu, je constate qu'il halète autant que moi. Mon amour-propre

est officiellement tiré d'affaire.

Il me tend la main pour me guider vers le lit, et s'assied sagement au bord. Je ne suis pas aussi patiente et me glisse de l'autre côté du lit, saisissant un oreiller pour crier dedans. Surpris, il s'allonge à côté de moi et me demande :

— Heu, ça va ?

— Non ! Si tu ne me baises pas très vite, je vais mourir !

Il éclate de rire. C'est presque vexant, parce que je suis on ne peut plus sérieuse. Mais, alors que je le regarde, je remarque le grain de beauté qui avait tant focalisé mon attention plus tôt dans la journée. Je me redresse à genoux, et me penche au-dessus de lui pour l'embrasser à cet endroit. Repérant alors une constellation que je ne pouvais qu'imaginer jusque-là, j'en relie lentement chaque point de ma langue. Il gémit doucement et ses yeux se ferment. Il n'y a pas de raison, je vais me venger de toute cette frustration infligée ! Mais quand le tracé de ma langue atteint son nombril, il m'arrête.

— Attends, ça devient… Dangereux.

— Et alors ?

Les yeux brillants, il se redresse et me pousse doucement sur le dos. Il sait me montrer ce qu'il veut sans être brutal, j'apprécie en silence la douceur de ses gestes. Puis il saisit le bas du t-shirt et me demande :

— Je peux ?

— Tu peux tout !

Cette réponse provoque chez lui une longue et profonde inspiration. Il relève alors lentement le t-shirt pendant que je l'aide un peu en arquant le dos. Mes seins sont désormais exposés à son regard, et je le vois passer la langue sur ses lèvres. Il se mord la lèvre inférieure, geste qui provoque des picotements au creux de mes reins. Je suis une

pile électrique chargée à bloc. Il approche un peu, gêné dans ses mouvements par son short. Je me redresse sur les coudes et lui souris.

— Tu ne toucheras à rien de ce que tu vois si tu ne joues pas le jeu… Je n'ai pas envie d'être la seule à oualp.

Il hésite.

— La lumière me dérange.

Je réalise seulement maintenant que, en effet, le soleil est impitoyable et ne nous laisse aucune intimité. Il se lève pour aller baisser des stores, et j'en profite pour me débarrasser de toute trace de tissu qui pourrait me recouvrir... Ce qui est très rapide. Il ne fait pas complètement nuit dans la pièce, il a laissé suffisamment d'espace entre les stores pour obtenir une lumière tamisée, en tout cas suffisante pour qu'il se fige un instant quand il me voit nue, assise dans le lit, les bras autour des genoux. Mes yeux glissent de son regard à sa bouche entrouverte, puis le long de son torse, jusqu'à son short. Quelque chose semble avoir grossi sous le tissu, et je souris nerveusement. Le genre de sourire de gamine qui essaie de ne pas rougir. Depuis quand suis-je intimidée par un homme qui bande ? Bizarre. Sans un mot, il baisse son short et le laisse tomber au sol. Une inspiration brutale, presque un « ah ! » aspiré, m'échappe. Tout chez lui est décidément parfait. En quelques enjambées, il revient à côté de moi et s'allonge à ma droite, avec un demi-sourire. Ce terrible demi-sourire.

— Je ne vous imaginais pas si impudente, jeune fille.

— Ho, vraiment ?

— OK. Peut-être que si.

Je me sens toujours légèrement intimidée par sa nudité, mais je tourne la tête pour le contempler. Il est vaguement tourné vers moi, ni vraiment sur le dos ni complètement sur le côté, bras gauche sous la tête et bras droit le long du corps. Je vois ses doigts

tapoter sa hanche, ce que j'interprète comme un léger signe de nervosité. Ouf, je ne suis pas la seule. Évidemment, malgré moi, mon regard tombe une fois encore sur son sexe, nettement dressé. Un instant de léger malaise flotte : j'ai envie de dire quelque chose, je sens que je devrais le faire, mais je suis soudain incapable de parler. Je laisse mon regard remonter sur son ventre, ses bras, et enfin son visage. Il est beau comme un dieu, si une telle chose devait exister. C'est même probablement l'homme le plus beau que j'ai jamais vu. Une partie de moi me chuchote « avec les champis, tu trouves tout magnifique ». Peut-être, oui. Mais là, objectivement, je sais qu'il faudrait être de bien mauvaise foi pour me contredire.

— Tout va bien ? C'est trop rapide ?

— Non, pardon, je… Tu es magnifique.

Il pouffe de rire et se redresse sur le côté.

— Ahah, j'ai envie de te remercier, mais… ça serait un peu arrogant.

Soudainement prise d'une pulsion de courage, je change de position pour m'agenouiller face à lui. Il ne sourit plus et je le sens détailler chaque courbe de mon corps. Il y en a beaucoup, ce qui m'inquiète un peu… J'ai peur de son jugement. Encore une nouveauté, en général, ce n'est pas quelque chose qui m'atteint. Mais, avant qu'il ne puisse dire quoi que ce soit, je me penche vers lui pour reprendre mes baisers sur son ventre, là où je m'étais interrompue plus tôt. Il soupire, et sa main droite vient caresser mes cheveux pendant que ma langue dessine un cercle autour de son nombril. Il retombe tout à fait sur le dos, et, pendant qu'il ajuste sa position, je lui demande :

— Tu t'es testé récemment ?

Il rit de nouveau.

— Ouha, c'est une transition brutale ! Mais en effet, on n'en a pas parlé, et heu… Récemment non, parce que c'est calme dans ma vie depuis un moment, en fait, mais

tout était ok la dernière fois que j'ai fait un check-up. Et heu… de ton côté ?

— Oui, j'ai fait ça après la fin de… Bref. Tout va bien, alors !

— Tu… Tu veux vérifier ? Je peux retrouver le papier si tu préfè-

Il ne termine pas sa phrase, ma langue remontant déjà le long de son sexe. J'entends un « ho ! » étouffé et le bruit de froissement de tissu provoqué par l'oreiller qu'il agrippe. Un peu tard, je demande :

— Je peux ?

Il ne répond pas, mais me regarde avec une intensité que je ne lui connais pas. Dans l'obscurité, ses yeux sont d'obscures galaxies dont je suis sûre de voir chaque étoile. Wow, la dose était parfaite, décidément. Il hoche la tête.

Ça tombe bien, parce qu'il n'y a rien dont j'ai davantage envie à cet instant que de l'avoir dans ma bouche. Je recouvre légèrement mes dents de mes lèvres et commence à sucer. Il sent le parfum frais du gel douche et je retrouve à peine le goût salé que j'attendais. Je m'applique à l'aspirer le plus loin possible, mais pas au point que cela devienne inconfortable. J'adore sucer, j'ai toujours aimé ça, tant qu'on ne m'impose pas d'aller trop loin. Je crois, enfin j'ai l'audace de croire que je m'y prends bien, en grande partie parce que ça m'excite énormément. La bouche est définitivement une zone érogène trop peu considérée… Et cette zone est pour le moment stimulée par une queue qui me fait l'effet d'être un cadeau du ciel. Je sais déjà qu'elle sera juste pile de la bonne taille pour me faire du bien, la preuve en est qu'elle fait déjà du bien à ma bouche. Je le lèche comme une délicieuse glace, et plus je m'active, plus je ressens des spasmes de désir. Je ne vais quand même pas jouir en le suçant ! Mais de faibles gémissements m'échappent, incontrôlables. Il me caresse soudain la joue en me demandant d'arrêter.

— Stop, c'est trop bon et trop… Tu es trop sexy, je ne vais pas tenir.

— C'est grave ?

— J'ai pas envie de commencer comme ça, avec toi.

Je m'arrête, redresse la tête et le regarde. Ses yeux sont tellement sombres qu'ils semblent presque noirs. C'est la twilight zone, il reste juste assez de couleur pour que je sache que le soleil existe, mais je suis tombée dans les profondeurs. Qui parle d'être sexy ?

Il se redresse en respirant lourdement. Il tente visiblement de reprendre le contrôle de la situation, ce qui me frustre un peu, tout en m'attirant contre lui pour m'embrasser, les mains sur mes hanches. Nos langues se mêlent de nouveau, puis sa bouche descend le long de mon cou, lentement. Je suis au bord de l'évanouissement, des gémissements que je ne cherche même plus à maîtriser s'échappent de mes lèvres. Sa respiration est forte, chargée de désir, et sentir son souffle contre ma peau me fait perdre tout contact avec la réalité... jusqu'à ce qu'il commence à faire remonter ses mains en direction de mes seins. Il procède doucement, comme pour me demander implicitement mon accord, et se saisit enfin de mes tétons. Un petit cri résonne entre les murs de pierre de l'appartement, et il cesse de m'embrasser pour mieux observer mes réactions.

— Plus fort…

— Ho. D'accord. Je vois.

Il me guide pour que je m'allonge sur le matelas, et va s'agenouiller entre mes jambes. Ainsi positionné, il a une vue imprenable sur la totalité de mon corps, et je tourne la tête sur le côté dans un réflexe un peu puéril provoqué par la honte. Il approche une main de mon menton pour tourner mon visage face à lui.

— Je te vois toujours.

— Arrête, c'est gênant !

— Étonnant, je ne pensais pas que tu serais gênée après le petit cri que je viens d'entendre…

Je ne parviens pas à répondre. Il a instantanément changé la dynamique entre nous, et j'ai très envie de le laisser faire.

Penché au-dessus de moi, il dépose quelques baisers sur mon ventre, et remonte doucement. Son souffle avive les braises de mon désir, qui n'en avaient pas franchement besoin, et ma tête se penche en arrière alors que ma bouche s'entrouvre. Il sait se faire désirer…

Quand, enfin, sa langue touche un téton, j'ai l'impression de ne plus être capable de pensées cohérentes. Il s'arrête un instant et je sens qu'il me regarde, même si mes yeux sont fermés. Puis il recommence, aidé d'une main sur mon autre sein. Alors qu'il me mordille gentiment, je répète :

— Plus fort !

Il augmente la pression, petit à petit, testant visiblement ma limite. Quand la douleur arrive et que j'émets un petit couinement, il s'excuse.

— Pardon ! Je ne voulais pas-

— Non, continue…

J'entends son sourire, et il s'exécute. Le plaisir m'envahit par ondes de plus en plus fortes, et je sens qu'il est temps de lui laisser le choix.

— Si tu continues, tu vas me faire jouir.

Il s'arrête pendant une fraction de seconde, mais reprend immédiatement sa délicieuse torture. Je ne sais pas s'il doute de la véracité de mon avertissement. Si c'est le cas.... il est déjà trop tard. Mon corps réagit de la manière attendue : un orgasme dévastateur me submerge, et je crie, cachant un peu tard ma bouche d'une main pour tenter d'étouffer le son. De l'autre main, que je pose sur son épaule, je le repousse doucement pour éviter la surcharge sensorielle. Ses mains retournent se poser sagement sur mes hanches, il est maintenant à genoux entre mes jambes et me regarde. À travers

mes paupières presque fermées, profitant des derniers spasmes du plaisir, je le vois. Ses yeux sont agrandis, presque incrédules, et sa bouche est légèrement ouverte.

— C'est le truc le plus érotique que j'ai jamais vu.

Je me cache le visage de mes mains, sans savoir pourquoi.

— Non, ne fais pas ça, laisse-moi te regarder.

Je sens ses mains me saisir doucement les poignets le temps de les éloigner de mon visage, puis il se penche de nouveau au-dessus de moi, les mains posées sur le matelas. Le monde tourne doucement, les textures se déforment un peu, mais ses yeux sont un point fixe dans mon univers. Son visage est si proche, je n'aurais jamais cru avoir un jour la chance de le contempler d'aussi près.

Mon corps a un hoquet étrange, presque un sanglot, et je sens que je suis au bord des larmes quand je dis :

— J'ai envie de toi, s'il te plaît, j'en peux plus…

Il soupire longuement en enfouissant son visage dans mon cou. Le son de ce soupir, amplifié par mon audition rendue sensible par les substances, se répercute dans tout mon corps. Il reste immobile un instant, et je sens son sexe qui frôle le mien. Mes mains viennent naturellement se poser sur son dos et, n'y tenant plus, je fais un petit mouvement de bassin. Il se redresse brusquement et tend le bras vers la table de chevet, ouvrant un tiroir. Il en sort un préservatif et m'interroge du regard en quête d'une validation.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non, si tu m'aides, ça risque de mal finir…

— Mais si tu me prends alors que tu es déjà au bord du gouffre, ça va mal finir aussi.

Il sourit et se penche pour m'embrasser langoureusement.

— Pas grave, on pourra recommencer après. On a le temps.

Il n'en faut pas plus pour provoquer un nouveau gémissement de ma part. Conscient que je risque de m'évanouir s'il ne prend pas les choses en main, il se redresse pour enfiler la capote. Il le fait en me regardant, et je ne résiste pas à l'envie de glisser la main sur mon sexe, pour en écarter légèrement les lèvres. Il regarde en silence, immobile. Le préservatif est en place, je me demande ce qu'il attend…

Sa voix a légèrement changé quand il me parle. Plus grave, un peu plus rauque.

— Continue.

J'ai compris ce qu'il me demande, mais j'hésite un instant. Lui est toujours immobile, son sexe dressé et tellement désirable… Est-ce réellement ce qu'il veut ? Très bien. Je commence à me caresser, de la même manière que je le fais quand je suis seule. Je n'ai pas le temps ni l'envie de jouer la comédie, je vise l'efficacité. L'extrémité de mon majeur droit se pose directement sur mon clitoris, et j'écarte largement les lèvres pour qu'il puisse profiter du spectacle qu'il a lui-même réclamé. La honte a disparu sous la puissance de mon avidité.

Je connais mon corps, je sais qu'il ne faudra que quelques secondes pour arriver à l'orgasme, surtout dans l'état d'excitation dans lequel je suis. J'aimerais être capable de patienter, mais je suis en pilote automatique. Le besoin est trop fort. Mes doigts bougent de plus en plus vite, mon corps commence à se préparer… Et je le regarde. Dans la pénombre, les contours de sa silhouette semblent légèrement bouger. J'ai l'étrange sensation de me branler devant une créature surnaturelle, dont le regard est braqué sur ma chatte. De quoi créer un tout nouveau mythe… Ou, a minima, une étrange légende urbaine. Il observe avec attention, et ce regard me brûle. Je sens l'orgasme approcher et ferme les yeux en gémissant, quand, dans un mouvement au timing impeccable, il saisit ma main et l'écarte de mon sexe.

— Stop.

L'accent d'autorité dans sa voix pourrait me faire décoller à lui seul, et j'écarquille les yeux. Je suis au bord du gouffre, et nettement frustrée. Il se penche doucement sur moi, et chuchote :

— Guide-moi.

Je réalise que je ne dis plus rien depuis plusieurs minutes, mais je suis incapable d'articuler des paroles sensées. Quoique, je pourrais l'insulter, il l'aurait mérité… Au lieu de quoi, je glisse une main entre nos deux corps, saisis sa queue et la guide à l'entrée de mon vagin. Je ressens les pulsations de l'orgasme qui attend, et je sais ce qui va arriver dans très peu de temps. Lui aussi le sait, et il me fixe intensément quand il se décide enfin à me pénétrer, très doucement.

Je le sens avancer, centimètre par centimètre, et la sensation est tellement délicieuse qu'elle est insupportable. Mes émotions bouillonnent tellement que j'ai envie de crier et de pleurer en même temps. Pourtant, aucun son ne sort de ma bouche, qui s'ouvre pourtant comme si je manquais d'air. Peut-être est-ce un peu le cas…

Une fois totalement enfoncé en moi, il se pose sur un coude et me caresse le visage de sa main libre.

— Tout va bien ?

— Ho oui, oui ! J'en veux plus !

Il commence à faire de petits mouvements, que j'accompagne, puis, rapidement, ces mouvements s'amplifient à mesure qu'il gagne en assurance, ou en excitation. Comme je l'avais imaginé, il me remplit parfaitement et la sensation est délicieuse. Plus que délicieuse, divine. Je glisse les bras sous les siens pour poser les mains dans son dos, et il se cambre sous leur caresse. Il est tellement sexy, je n'en reviens pas d'avoir la chance d'être là, avec lui, et de partager ce moment. Mes gémissements deviennent des cris, et

je ne reconnais pas ma voix… Elle est profonde, animale, et j'ai presque honte. Presque.

À chacun de ses coups de reins, nos regards se croisent. Ce bleu m'aspire dans une transe qui ressemble à s'y méprendre à de la déréalisation… On peut donc déréaliser d'un trop-plein de plaisir…

Son corps, collé au mien, provoque également un frottement bienvenu sur mon clitoris honteusement abandonné, et je me tortille un peu pour trouver l'angle parfait. Il me sourit, parfaitement conscient de ce qu'il se passe sous lui.

Il ne gémit pas vraiment, mais chaque brève expiration exprime l'effort. Entre la sensation de doux écartement provoqué par son sexe en moi, le frottement répété sur mon clitoris, et ce son délicieux à mes oreilles, mon corps cède enfin : le plaisir me parcourt comme une vague, puissante, mais toujours, toujours trop courte, et je n'existe plus. Je ne suis qu'un corps parcouru d'ondes de plénitude chimiquement pure.

Il s'est immobilisé et me regarde en souriant.

— Tu as besoin d'une pause ?

Il me faut quelques secondes pour reprendre ma respiration et lui répondre :

— Non… Baise-moi encore.

À ces mots, il inspire brutalement et je sens un frémissement parcourir son sexe. J'attends que les mouvements reprennent, mais il recule soudain et se replace à genoux entre mes cuisses, sortant de moi en même temps.

C'est presque dans un sanglot que je demande :

— Pourquoi tu pars !

Mais il ne répond pas. À la place, il me saisit les hanches des deux mains, me soulève légèrement le bassin du lit et m'attire brutalement à lui. Puis, glissant un bras contre mon dos pour me soutenir tout en guidant son sexe à l'entrée de mon vagin de

sa main libre, il demande, d'une voix étrangement glaciale :

— C'est ça que tu veux ?

Je ne réponds pas immédiatement, persuadée que la question est rhétorique, mais il ne bouge pas, et attend.

— Oui, oui, putain oui !

Je sens de nouveau ma gorge se serrer comme si j'allais pleurer, mes émotions sont en vrac. Je ne pensais pas que la ligne entre le bonheur absolu et les larmes était si mince. Il me pénètre enfin, en une fois, sans brutalité, mais sans pause jusqu'à être totalement en moi, et place de nouveau les mains sur mes hanches pour me faire venir à lui autant que pour me tenir à la bonne hauteur.

Je l'observe, incrédule. On dirait une autre personne, tant son attitude a changé : il est froid et me regarde de haut, ses yeux, étrangement sans expression, baissés vers moi.

Et il est… Sexy à crever. Je ne suis plus aussi attentive aux sensations de mon corps, tellement je le dévore des yeux. Ses muscles bougent sous sa peau, qu'une légère transpiration fait briller, son visage fin ressemble à celui d'une statue de marbre, et ses cheveux en bataille lui retombent un peu devant les yeux.

Les yeux… Les champignons kickent soudain brutalement et le monde change encore un peu plus. J'ai l'impression de voir des particules bleues et brillantes émaner de lui, puis recouvrir son corps. Il est magique, il n'est pas humain, je le savais ! Il se penche légèrement au-dessus de moi pour pouvoir approcher une main de ma bouche.

— Ouvre.

Instinctivement, j'ouvre la bouche et il y glisse deux doigts.

— C'est bien.

Ces mots me reconnectent brutalement à mon corps et je crie de plaisir. Chaque pénétration est profonde, relativement lente, et je sais que je ne vais pas pouvoir m'empêcher de craquer une nouvelle fois s'il continue à me parler de cette façon. Tout en léchant ses doigts, je cherche son regard. Il a les yeux mi-clos, et je continue de voir les particules magiques voleter autour de lui. Mes gémissements, encombrés par les doigts dans ma bouche, semblent obscènes à mes oreilles et le sont probablement également aux siennes, car il les retire soudain avec un grognement. Attentive, je guette les signes d'un orgasme de sa part, mais il se fige.

Je geins. Cette tension est insupportable.

Il a les yeux fermés, et semble se concentrer.

— Tu es tellement beau que tu ne sembles pas… Réel...

Il rouvre immédiatement les yeux et me regarde avec un étonnement manifeste, avant de se ressaisir. Il me repose sur le lit, et ses mains parcourent mon corps avec douceur. Nos respirations sont saccadées, la sueur perle sur nos peaux, ce retour au calme est une bonne idée. Je ferme les yeux et ronronne sous ses caresses. Il pose les mains partout, les faisant glisser de mes cuisses à mon ventre, puis remonter sur les seins, pour aller sur mes bras et rejoindre mes mains. Après chaque caresse, j'ai l'impression de sentir ma peau brûler, mais d'une brûlure agréable dont j'aime plus que tout sentir la lente propagation. Soudain, je sens ses doigts entourer mon cou avec légèreté, et s'immobiliser.

Je le regarde à travers les brumes étranges et colorées qui envahissent le monde, et constate qu'il me fixe avec curiosité, guettant clairement ma réaction. Alors je couvre sa main des miennes, et appuie pour ajouter de la pression. Juste un peu, rien de trop appuyé, mais tout de même assez pour ressentir un frisson d'excitation. Je lui souris, et il répond à mon sourire tout en serrant légèrement la main. Mon dos se cambre instinctivement, et il se mord la lèvre.

— Viens avec moi…

Il se lève du lit, et j'approche du bord pour l'imiter, sans comprendre exactement ce qu'il veut. Avant que je me lève, il se penche vers moi, m'embrasse sur le front, et descend jusqu'à ma joue avant d'atteindre mon cou. Là, le souffle tout proche de mon oreille, il dit enfin les mots magiques :

— Tu veux passer en levrette ?

— J'attendais que ça.

— Tsss… Il ne fallait pas hésiter à demander.

Prenant à peine le temps de finir sa phrase, il me soulève doucement du lit pour m'aider à me retourner. Je me mets à quatre pattes, les genoux pliés le plus près possible du bord du lit. Lui, debout à côté, est à la hauteur idéale et ne perd pas une seconde pour revenir en moi.

La sensation dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer, et mon cri me semble résonner entre les murs de pierre. Son gémissement, léger, est décuplé par mon ouïe hypersensible. J'entends tout si fort, je ressens tout si fort… Il recule légèrement, et entre de nouveau, plus vite, plus fort. Mes bras cèdent et j'enfouis mon visage dans les draps. Une partie de mon cerveau me dit « ça sent la lavande ! », et ma bouche crie « putain ! ».

Il s'immobilise et me demande encore une fois si je vais bien.

— J'irais beaucoup mieux si tu ne t'arrêtes plus, plus jamais !

Un ample mouvement de va-et-vient commence, et j'ai l'impression de sentir sa queue plus loin qu'aucune autre avant. Il touche des zones qui m'étaient inconnues, ou alors c'est simplement parce que c'est lui… Parce que j'aime beaucoup trop ce qu'il me fait, et que je l'aime un peu trop tout court.

Je profite de ne pas avoir besoin de mes deux mains pour en poser une sur mon sexe. Remarquant mon geste, il dit, dans un soupir qui, à lui seul, ferait fondre un glacier :

— Fais-toi du bien…

Le matelas étouffe plus ou moins mes cris, mais j'ai l'impression que toute la ville m'entend. Le plaisir monte doucement et je sens mes muscles se contracter autour de sa queue, avant d'entendre un « bordel » étouffé, réalisant dans une demi-conscience que c'est la première fois que je l'entends jurer. Il se penche doucement au-dessus de moi, et me fait avancer un peu sur le lit pour pouvoir, lui aussi, poser les genoux sur le matelas. Ses mains montent rapidement le long de mon dos, et l'une d'elles arrive jusqu'à ma gorge pour s'en saisir tandis que l'autre se pose sur mon épaule. Il ne serre pas, mais me tient fermement tout en me redressant légèrement la tête. La sensation d'être totalement à sa merci fait des miracles, et, accompagné par un cri qui m'étonne moi-même, un orgasme dévastateur me submerge par vagues. Une grande, chaque vague suivante un peu plus petite. Je n'existe plus, je suis redevenue poussière d'étoiles et je me disperse dans l'espace autour de nous. Pourtant, je suis toujours un corps, un corps dont les uniques sensations importantes semblent provenir de la zone où il rejoint le sien. Sa main serre un peu plus fort mon cou, et j'ai l'impression que le volume de sa queue augmente. Revenant brutalement à la réalité et sûre qu'il arrive lui aussi à sa limite, je contracte davantage les muscles de mon vagin jusqu'à entendre, enfin, un long gémissement de sa part.

Il est immobile, légèrement penché au-dessus de moi, et je sens son souffle dans mon dos. Il relâche ma gorge et s'appuie légèrement sur mes hanches. Patiente, j'attends qu'il reprenne le contrôle de son corps tout en glissant une main derrière moi pour toucher son ventre. Il en profite pour me caresser légèrement le dos, puis recule. Je le sens prendre grand soin de ne pas laisser glisser la capote, avant de tomber plus qu'il ne s'allonge sur le dos, à côté de moi. Je me laisse moi aussi tomber sur le côté et le regarde. Son visage est illuminé d'un grand sourire, un sourire doux et un peu facétieux. Il

m'observe.

Des mots désirent sortir de ma bouche, mais je les retiens. Il ouvre la bouche, et la referme. Plutôt que de parler, il tend la main vers mon visage et me caresse doucement la joue.

— Tout va bien ?

— J'espère que tu t'es rendu compte à quel point je vais bien. Mieux que bien… C'était…

Je ne sais pas quoi dire qui ne sonnerait pas beauf ou mièvre.

— Pour moi aussi.

Pendant le court silence qui s'installe, nous reprenons tranquillement notre souffle et ouvrons la porte à la réalité pour qu'elle retrouve docilement sa place dans nos esprits. Après quelques minutes, il se lève et se dirige vers la salle de bain. Je m'étire un instant avant de le suivre. Quel que soit mon état, je n'oublie jamais de faire pipi après des ébats, c'est plus prudent. Pas très glamour, certes, mais c'est mieux qu'une cystite, et je considère qu'un homme à qui ça poserait problème ne mériterait pas une seconde de mon attention.

Pour lui laisser un peu d'intimité, j'attends qu'il sorte en m'adossant au mur dans l'ouverture de la non-porte, au même endroit que lui un peu plus tôt. Mais au lieu de sortir, il s'arrête devant moi. Sans un mot, il me colle complètement contre le mur frais en m'emprisonnant de ses bras, et m'embrasse. Je passe les miens autour de son cou et goûte avec plaisir sa langue qui m'envahit. Mon dos se cambre par réflexe, et je sais que je suis prête à recommencer s'il en a envie. Mais il ne fait rien de plus que m'embrasser longuement avant de reculer un peu, les yeux mi-clos, tel un chat satisfait.

Je le rapproche de moi et embrasse le grain de beauté sur son torse. Il gémit légèrement quand je le couvre de tout petits baisers et, n'y tenant plus, me saisit le visage

à deux mains.

— Doucement, il me faut quelques minutes…

— On ne dirait pas.

Il rit. En effet, on ne dirait pas.

Il m'embrasse encore, et descend lentement jusqu'à mon cou avant de prononcer une phrase qui me fige :

— Ce grain de beauté m'obsède depuis des semaines… J'avais tellement envie d'y poser les lèvres.

Incrédule, je le pousse légèrement pour mieux le regarder.

— Qu'y a-t-il ?

— Je crois que… Je suis en train de tomber amoureuse de toi.

Il me caresse les cheveux d'une main, et un demi-sourire remonte un côté de sa bouche. Et voilà, il recommence ses manœuvres dangereuses. Si je le regarde trop longtemps, ma vie sera en danger, c'est une certitude…

— Hé bien, c'est pas trop tôt. Je commençais à me sentir un peu seul.